

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 31 (1994)
Heft: 1168

Artikel: En allemand
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1009423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Obsession de la quête et nécessité de l'inachèvement

RÉFÉRENCE

Adrien Pasquali: *La Matta*, Editions Zoé, Genève, 1994, 123 p.

Nouveau ton, nouveaux rythmes, récit fragmenté, dilaté dans un présent de longue durée, le dernier roman d'Adrien Pasquali tranche sur les précédents. On y retrouve pourtant des thèmes familiers à l'auteur, ne serait-ce que le paysage italien où se déroule l'action.

Le narrateur revient dans le village où, enfant, il a vécu l'été d'une étrange rencontre: celle de la Matta, la folle, adolescente «*retirée hors d'elle-même*» à la suite d'un deuil amoureux inaccompli. Tandis que son père restaure la fresque du village (dont l'iconographie renvoie justement au Père et au Fils du texte sacré), l'enfant, accompagné d'une camarade, passe ses journées à flâner et suivre la Matta dans ses étranges parcours.

Pourquoi le narrateur revient-il dans ce village de pêcheurs, de nombreuses années plus tard? Que cherche-t-il? A revenir sur un nœud de sa trajectoire semble-t-il, à «*résoudre une énigme ancienne, discrète mais impérieuse, qui dicte depuis si longtemps certains choix de son existence*».

Le voilà qui récapitule et prend des notes: son calepin où sans cesse il «*ature la phrase*» donne ainsi le modèle de la reconstitution fragmentée qu'est le récit.

Ce voyageur indolent, sensible aux décors changeants, cet enquêteur pressé de renouer avec un lieu prenait déjà corps dans les précédents livres de Pasquali. Je pense surtout au *Veilleur de Paris* (Zoé, 1990) où les thèmes de la *migration* (Italie/France) et de l'*énigme ancienne* régissaient déjà l'ensemble d'une intrigue où la relation père/fils apparaissait comme centrale.

Dans *La Matta*, la quête d'un moment d'enfance et l'enquête sur la mort mystérieuse de la folle adolescente font surgir plusieurs figures comme émanées d'une même obsession. Le «*navigant débarqué*» d'abord, jeune villageois engagé dans le service sur de luxueux navires, affublé alors de costumes ainsi que de la supériorité que s'accordent parfois les êtres indispensables, puis débar-

qué en fin de carrière dans son village. Du passage d'un milieu à l'autre, du choc des souvenirs et des identités, le «*navigant*», privé de son ancienne «*splendeur maritime*», se trouve déphasé. Et il rejoue sans cesse devant ses proches les scènes du navire, invariablement, avec une raideur maniaque. Définitivement, il demeure hors des mondes communs aux autres. La Matta ensuite, personnage à l'identité également décalée, qu'on devine recroquevillée sur un lieu détruit de sa vie. Enfin, ultime figure du même genre: un homme parcourant le village en répétant sans cesse le rituel d'attente d'un autobus dont la ligne n'existe plus.

Avec ces ombres perdues dans le fantôme d'une *relation* défaite, le narrateur-détective, enquêteur public au service d'une obsession privée, partage de nombreux points communs. Cependant, contrairement au garçon de service relégué, à l'amoureuse éconduite ou à l'homme de l'autobus, l'indétermination de l'origine et du but, la perte des repères anciens, le déracinement ne sont pas vécus comme une perte à réparer rituellement ou un égarement à contenir, mais comme un donné immaîtrisable et d'avance accepté. La clef de cette attitude d'abandon à l'énigme semble se livrer dans un bref passage du récit, le seul narré par le «*je*» actuel du narrateur: ce «*je*» renonce à rendre compte de l'«*éblouissement*» originaire qui oriente son itinéraire, que ce soit par le biais silencieux de la «*commémoration*» ou par une bavarde «*élucidation*».

C'est de ce renoncement au rituel commémoratif (qui risquerait l'emphase) et au discours explicatif (qui assignerait un sens définitif à ce passé) que le récit tire sa forme: narration monocorde, fragmentée, enfouie dans des épisodes quotidiens, patiente à faire émerger des scènes que le lecteur devra recomposer de lui-même.

Ici encore, comme souvent chez Pasquali, l'intrigue elle-même est le lieu d'une réflexion *en acte* sur le langage. Dans *La Matta* elle est mieux intégrée que jamais à l'économie du récit, pouvant passer parfaitement inaperçue (je pense à la discrétion du travail ironique sur les formules toutes faites, aux entrelacs de voix dans le discours indirect libre, au jeu sur les temps verbaux, à la variabilité des points de vue narratifs).

De par sa prédilection pour l'inachevé, le fragmenté, pour les itinéraires ignorant le «*sens interdit*», *La Matta* atteint à un subtil équilibre entre la tension du roman policier et le parcours du récit poétique.

Jérôme Meizoz

En allemand

Interrogé par la *SonntagsZeitung* Georges Blum, grand patron de la SBS, note qu'il dirige les séances en dialecte alémanique, en allemand ou en anglais pour se faire comprendre. «*Manche, die mit mir arbeiten, haben vielleicht schon vergessen, dass meine Muttersprache französisch ist und ich noch immer im Welschland lebe.*» ■